

...ge Of  
...Drink Me  
...y Ramirez  
...été jugés  
...e bien, le  
...stement son  
...e disque du  
...même l'un des  
...co-producteurs  
...Chris Vrenna  
(NIN, KMFDM) et de Sean Beavan (NIN,  
God Lives Underwater), collaborateurs de  
longue date de « MM ». A la question qui  
figure sur toutes les lèvres (« le « vrai »  
Marilyn Manson est-il enfin de retour ??? »  
il n'existe pas de réponse toute prête. Oui,  
par moments, *The High End Of Low* est  
assez proche, dans l'esprit encore un peu  
plus que dans le son, des premiers méfaits  
de la formation. Ici, la provocation (le  
bruitiste « Pretty As A Swastika »), la  
mélancolie à couper au couteau (« Into The  
Fire ») et ces atmosphères dérangeantes  
(l'expérimental de 9 minutes « I Want To  
Kill You Like They Do In The Movies »)  
dessinent alors le côté « pile » d'un disque  
riches en programmations et autres boucles  
synthétiques, forcément, mais aussi en six  
cordes et en basse, particulièrement à la  
fête cette fois-ci (« Devour »). Mais  
comme vous vous en doutez, c'est du côté  
« face » que ça se gâte. C'est là qu'on  
trouve « Leave A Scar », par exemple, un  
morceau aux paroles bien tournées, mais  
qui n'en reste pas moins du U2 sous *bad  
trip*, mais aussi de nombreuses tentatives  
acoustico-indus' (si, si, ça existe), ou encore  
« Running To The Edge Of The World »,  
une ballade en bonne et due forme que la

production cherche à rendre malsaine à  
tout prix. Cette tentative est d'ailleurs  
réitérée sur « WOW », bardé de *samples*  
incongrus pour essayer de salir un refrain  
trop propre sur lui... Et la liste est longue.  
Longue comme ce disque de 75 minutes (!)  
au ventre mou qui se ressaisit dans les  
dernières encablures (le lancinant et  
dérangé « I Have To Look Up Just To See  
Hell »). Avec ses bas et ses hauts, *The High  
End Of Low* peine à s'imposer avec brio.  
Toutefois, gageons que les fans de Marilyn  
Manson qui se pressent déjà au *Hellfest*  
seront soulagés d'y retrouver quelques  
titres dignes d'intérêt. Toujours ça de pris...  
**MORGAN RIVALIN ..... 6,5**



**MINSK**

With Echoes In The Movement of Stone  
(Relapse/Pias)  
Psychedelic post-core/sludgy post-rock

Sortie : déjà disponible  
Troisième album des poissons Américains  
de Minsk (de Chicago, comme son nom ne  
l'indique pas, en raison d'une sourde une  
passion pour les villes de la survivance),  
*With Echoes In The Movement Of Stone*  
poursuit un voyage engagé avec les  
précédents albums, dont le fameux et  
deuxième *The Ritual Fires Of Abandonment*  
de 2007. Minsk persiste en 2009 dans une  
voie percussive et à haute teneur  
psychédélique. Sa crasse saturée, lente et  
grignoteuse d'espaces ne se voile que  
ponctuellement d'acoustique (les  
découpages de « Crescent Mirror »). Elle  
pousse au paroxysme une démarche que  
certains, dont les fondamentaux Neurosis  
(car il faut bien les citer), ont initiée il y a  
fort longtemps : un espace parallèle, son  
d'ancêtres écrasé par le poids de l'urbain.  
Toujours mené de main de maître par un  
membre constituant pourtant une pièce  
rapportée (le talentueux bassiste et  
claviériste Sanford Parker, en charge à  
nouveau de la production), Minsk arpente,  
sur ce troisième opus, des terrains  
chaotiques, éruptifs (la rage rentrée, façon  
hardcore apocalyptique, de « Pisgah ») et  
hypnotiques (les ambiances somptueuses  
de « Almitra's Premonition »). Comme à  
l'accoutumée, l'effet se produit : le son de  
Minsk oppresse. Un vrai étouffoir ! Les  
salauds veulent nous tuer. Les saturations  
grumellent, enroulées comme des  
chiffonniers autour de rythmiques  
sculpturales et à consonances rituelles (les  
roulements du très fort « Consumed By  
Horizons Of Fire »). Minsk a clairement  
gagné une marque de fabrique au sein  
d'une scène qui, ces dernières années,  
s'est démultipliée, payant un prix :  
l'uniformisation de ton, la même que celle  
qui semble gagner un autre genre, le post-  
rock. Post-rock dont Minsk se rapproche  
par son étude climatique, son crépusculaire  
sens du déclin (le final et lunaire doom  
« Requiem : From Substance To Silence »,  
à tomber), mais dont il se sépare par le fiel  
: une amertume sourde qui semble  
vouloir un rituel de messe. Impressionnant,  
et pas que par le physique.

**EMMANUEL HENNEQUIN ..... 7,5**



**NIGHTRAGE**

Wearing A Martyr's Crown  
(Lifeforce/Overcome)  
Death metal mélodique  
Sortie : 22.06.2009

À chaque retour de la formation  
internationale Nightrage, il se renforce  
cruellement l'impression que ce projet se  
réduit à l'expression « Marios Iliopoulos  
(ex-Exhumation) & friends ». C'est en effet  
un *line-up* inédit (oui, encore) qui accouche  
du solide contenu de ce nouvel opus

studio. *Wearing A Martyr's Crown* est le  
quatrième de la série : un bien meilleur crû  
que le moyennement inspiré *A New  
Disease Is Born* (2007), dont les mélodies  
laissent assez circonspect au regard de ce  
que Nightrage avait pu présenter sur son  
premier album, *Sweet Vengeance*, resté le  
meilleur vu d'ici. À l'époque, l'immense  
hurlleur Tomas Lindberg (At The Gates, The  
Great Deceiver, Disfear) était encore dans  
le groupe, avant d'être plus tard remplacé  
par Jimmie Strimmel et, aujourd'hui, le  
vaillant Antony Hamäläinen (ex-Slaves For  
Scores, Burn Your Halo). Aux côtés  
d'Iliopoulos prennent place d'autres sbires,  
vaillants et impliqués. Ils réinventent avec  
lui un son très mélodique, brillant et  
frontal, ramenant le doux *Sweet Vengeance*  
en mémoire. Le guitariste Olof Morck  
(Dragonland), Jo Nunez (Suicide Of  
Demons) à la batterie et le bassiste  
Anders Hammer (ex-Disdain) assurent.  
Heureusement, car Alex Svenningsson et le  
bassiste de longue date, Henric Karlsson,  
autre Strimmel, ont choisi pour des raisons  
diverses de quitter le navire. Il en a du  
courage, Iliopoulos, et il a raison car, bien  
entouré, il parvient à un résultat forçant le  
respect. Tous au garde à vous, et plus vite  
que ça ! Admirez la vision, le style.  
Honnêtement, Nightrage n'a pas aussi bien  
sonné depuis longtemps, probablement  
depuis le second essai (*Descent Into Chaos*,  
en 2005). Marios se voit assisté dans cette  
démarche par un producteur éclairé,  
Fredrik Nordström (Studio Fredman), à  
propos duquel on se demande de combien  
de jours il dispose dans son emploi du  
temps. Enregistré et produit avec grand  
soin, ce disque *catchy*, très typé et fort  
agréable à l'écoute trouvera une place  
directe au sein des discothèques friandes  
de sons dynamiques et bondissants façon  
« école de Göteborg » (amateurs de  
Soilwork, Dark Tranquillity et autre In  
Flames, serrez les rangs). Guitares  
vengeuses, mélodies imparables, voici un  
concentré d'énergie dont la mise en place  
sans faille et les colorations ponctuelles (la  
conclusion méditerranéenne et lyrique,  
superbe, de « Collision Of Fate »)  
capteront leur petit monde. Derrière un  
titre en référant aux martyrs, Nightrage  
réaffirme une dynamique de groupe et,  
au-delà, une position plus que solide au  
sein de scènes commençant à accuser un  
certain âge.

**EMMANUEL HENNEQUIN ..... 8**

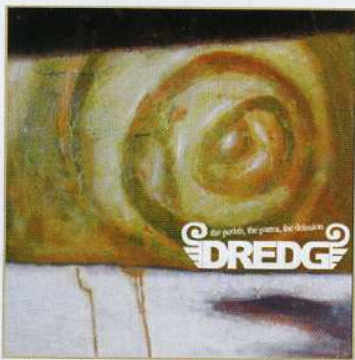


**OBITUARY**

Darkest Day  
(Candlelight/Season Of Mist)  
Death metal  
Sortie : 30.06.2009

Obituary est revenu dans le paysage un peu

**MON ALBUM DU MOIS par STEPHANE AUZILLEAU**



**DREDG**

The Pariah, The Parrot, The Delusion  
(Ohlone Recordings/Import)

Art rock

Sortie : déjà disponible

Cela fait un moment que nous l'attendions,  
ce quatrième album studio (si l'on ne tient  
pas compte de la bande originale du film  
*Waterborne*) de Dredg, car l'air de rien, le  
sublime *Catch Without Arms* date quand  
même de 2005 ! C'est donc avec une  
certaine fébrilité que l'on enfle son casque  
pour découvrir dans les meilleures  
conditions possibles la dernière œuvre de  
ces joyaux du rock. Et là, c'est la gifle !  
Une gifle finalement méritée, car comment  
pouvait-on réellement douter que le  
quatuor californien puisse nous décevoir et  
nous proposer un disque sans surprise et  
sans relief ? Sa capacité à se renouveler  
est franchement étonnante car, une fois de  
plus, on retrouve la griffe Dredg sur cet  
opus qui ne ressemble pour autant pas

vraiment à ses prédécesseurs. A l'heure où  
de nombreux combos semblent en  
manque d'inspiration, le chanteur Gavin  
Hayes et ses camarades affichent toujours  
une insolente créativité et un redoutable  
sens de la mélodie et du refrain qui font  
mouche avec grande classe (« Ireland »,  
« Pariah », etc.). *The Pariah, The Parrot,  
The Delusion* est construit comme un  
concept album, semble-t-il inspiré d'un  
ouvrage de Salman Rushdie, alternant  
chansons et intermèdes instrumentaux.  
Chaque morceau nous embarque dans un  
univers unique, à la croisée des chemins  
entre U2, Linkin Park (« Information »), les  
Red Hot Chili Peppers (notamment pour  
les rythmiques, comme sur « I Don't No »  
ou « Quotes »), Faith No More (le riff de  
« Savior », le premier *single*, rappelle  
furieusement celui du « Land Of Sunshine »  
du gang de Patton), Depeche Mode  
(toujours sur « Savior : vous imaginez le  
grand écart, donc), etc. Difficile en effet  
d'identifier de réelles influences tant ces  
dernières apparaissent ici de manière  
fugace et s'effacent devant la forte  
personnalité du combo. D'une charge  
émotionnelle intense (« Cartoon Show  
Room »), d'une grande puissance  
évocatrice, la musique de Dredg est un  
bonheur de chaque instant. De surcroît, cet  
album bénéficie d'une production sublime  
(l'œuvre du pourtant peu connu Matt  
Radosevich), qui ne fait qu'en renforcer  
l'attrait et la profondeur. Difficile  
d'imaginer qu'on puisse se lasser d'un tel  
disque, tant chaque écoute en révèle de  
nouveaux aspects.

A posséder absolument.

**STEPHANE AUZILLEAU ..... 9**